



Photo Martine Kachler, école de Linthal, Haut-Rhin

## Être un écolier et avoir la parole... ou pas.

J'ai vu «*Être et avoir*», le dernier film de Nicolas Philibert...

Quel dommage que ce film soit si beau ! Car il est beau : des images magnifiques, de la poésie et beaucoup de pudeur pour toucher à ce qui fait l'humain : apprendre... grandir... transmettre... quitter...

Mais quel dommage que les médias qui font la promotion de ce film en soient restés à l'émotion. Quel dommage qu'ils ne pointent pas même un début de réflexion sur la vie des enfants à l'école, sur leur apprentissage de la vie.

Tout le monde a été à l'école, et chacun croit donc savoir. Pour les journalistes aussi, il semble évident que c'est par la dictée qu'on apprend à écrire, par les réponses polies au maître qu'on apprend à parler, par une leçon de morale qu'on apprend à respecter l'autre.

Que d'illusions !

75 ans après Freinet et les premiers journaux scolaires, pleins de la vie des enfants, imprimés à la main et échangés avec d'autres classes, 50 ans après les mises en garde de Fernand Oury sur les dangers de la relation duelle, nous aurions pu entendre, lire ici ou là, un petit bémol, une mise au point du genre : «Attention ! Ne cédon pas à la nostalgie d'un passé bucolique ! On connaît les dégâts d'une classe où règne la parole unique : celle du maître. »

Car il me semble que ce film escamote complètement les échanges culturels entre les enfants. Il ne montre pas que les enfants sont capables, s'ils sont guidés dans ce sens, de trouver eux-mêmes des solutions à leurs inévitables conflits, qu'ils sont capables de paroles d'aide, de compassion, d'encouragement aux autres, qu'ils sont capables d'écrire leurs pensées, de confronter leurs questionnements, leur vision du monde... Et que ces paroles les aident à se construire, à grandir. Que ce soit à la campagne ou à la ville, dans une classe unique ou à un seul cours.

Le maître de cette classe unique du Massif Central est attachant, certes, et d'ailleurs Nicolas Philibert a fait le film qu'il voulait, c'est son droit.

Mais notre société est-elle à ce point préhistorique sur le plan des relations humaines et de leur apprentissage pour que leur absence dans le film n'ait pas sauté aux yeux des médias qui nous encouragent à aller le voir ? Personne ne s'offusque donc de ce que la parole des enfants, si sacrée dans d'autres contextes, soit à peu près inexistante ici ? Il y a comme un problème...

1er septembre 2002

Marguerite BIALAS, ancienne institutrice de classe unique